

Cinéma du réel, baromètre d'un monde turbulent

La dix-septième édition du Cinéma du réel (festival international de films ethnographiques et sociologiques), qui s'est ouvert hier soir au centre Beaubourg avec un grand moment de cinéma documentaire, «les Hommes du port» d'Alain Tanner, se poursuivra jusqu'au 19 mars, avec 31 films en compétition, venant de 19 pays.

On peut être très sérieux quand on a 17 ans: le Cinéma du réel aborde la maturité avec un programme particulièrement soutenu, où l'on aura du mal à traquer le complaisant, le superficiel, l'inutile. C'est vrai: le «réel» de notre Terre, tel qu'il apparaît successivement dans le travail des documentaristes de la planète, prête aussi peu à la frivolité qu'à l'humour. Et si, sur la photographie que ce type de manifestation permet de révéler provisoirement, notre époque tire nettement la gueule, la faute n'en revient pas particulièrement au cinéma: ce n'est pas le genre documentaire qui est austère; c'est le monde qui s'est durci.

Baromètre particulier du temps, le docu l'est autant par la matière dont il se nourrit que par la manière dont il nous la dégorge. Il ne lui suffit pas d'être une éponge judicieuse; il faut encore qu'il trouve le bon média pour exprimer son jus.

Au-delà des occasions proposées par l'industrie festivalière, c'est généralement dans l'entonnoir suicidaire de la distribution en salles que l'on a vu expirer les meilleurs films (à la notable exception de quelques sommités: Depardon, Ophuls, Lanzmann).

Très certainement, ces choses-là sont en train de changer elles aussi: jamais la télévision française n'a eu autant besoin de documentaires et l'appel d'air que constituent le lancement de la Cinquième ou l'excellent modèle Planète, sur le câble et le satellite, dessine sans doute un avenir moins sombre que ce que l'on avait pu craindre.

Parce que le documentaire est aussi vieux que le cinéma, le festival du réel est aussi l'occasion d'indispensables revoyures. Murnau, Eisenstein, Satyajit Ray, Rouch, Eustache, Imamura planent de leurs ombres tutélaires sur une section parallèle du festival, «Cent ans de réel: l'expérience des limites». C'est l'autre jambe du cinéma, celle qui est dans l'histoire, hors de toute compétition, et qui s'annonce comme le contrepoint aventurier à un réel en tous cas prometteur.

O. St.

Rens : (16.1) 44.78.45.69



Gênes. En 1947, les dockers étaient rassemblés au sein d'une puissante association.

CINEMA. En ouverture du festival, Alain Tanner évoque avec nostalgie «les Hommes du port», ses camarades d'après-guerre unis par l'utopie sociale.

Quand Alain Tanner re-tourne sur les docks de Gênes

LES HOMMES DU PORT, documentaire d'Alain Tanner, 64 min, programmé le 17 mars, à 20h au Studio 5, centre Pompidou, tél.: (16.1) 44.78.45.69. Le programme est repris au 14-Juillet Beaubourg, du 15 au 21 mars.

ON PEUT faire confiance à Alain Tanner sur ce point fondamental: ce n'est pas parce qu'il s'embarque pour un documentaire qu'il a perdu ses manières d'inventeur de fiction. *Les Hommes du port* est avant tout un film, une construction temporelle en 16 millimètres, un petit monde en soi, enregistré avec toute la gamme des amplitudes d'un vrai cinéma, filmé à la première personne et sur un ton très singulier. Mais si *les Hommes du port*, portrait sentimental de la ville de Gênes et de ses dockers, est placé sous le signe du «je», ce n'est pas l'effet d'une afféterie: ce film est un retour; l'accomplissement, pour Alain Tanner, d'une longue boucle personnelle où peut se lire quelque chose comme un destin.

«En 1947, j'avais 17 ans. Je débarquais cette année-là à Gênes, à peine sortie de la guerre. J'étais passionné par le cinéma néo-réaliste et je voulais vérifier par moi-même à quoi ressemblait l'Italie.» Le jeune Tanner n'est pas déçu. Quoique ravagée, Gênes lui sembla bien l'une des plus belles villes du pourtour méditerranéen. Il y pose son baluchon, hante le port à la recherche d'un boulot. Époque de déche où Tanner coupait ses cigarettes en deux «pour en avoir quarante au paquet»...

Une assemblée virile lui réserva le meilleur accueil, la fameuse Compagnie unique des travailleurs du

port de Gênes (ou *Compagnia per l'Unità fra i Lavoratori di Merce Varie*, comme l'italien original a raison de préciser). Cette compagnie a tous les aspects d'une utopie sociale réalisée: enfant compliqué de diverses traditions anarcho-syndicales, elle s'est constituée au fil des ans en un modèle d'autogestion. Chaque «portuale» (docker) génois en est sociétaire et se réclame d'une morale, d'une vision du monde à la fois commerçante, généreuse, paradoxale et solidaire, où le mot travail est associé à celui de liberté.

Un petit rôle de gratte-papier

Alain Tanner, lui, n'était pas sur les docks. On lui réserva un petit rôle de gratte-papier qu'il tint sagement un an durant. De dos, sa silhouette d'aujourd'hui nous guide dans une officine poussiéreuse: «Ici, dans ce coin-là, se trouvait mon pupitre.» Mais surtout, avant d'aller retrouver ses anciens compagnons, Tanner éprouve le besoin de se faire pardonner un abandon de quarante ans, avec cette justification aussi touchante que malicieuse: «J'avais, tout ce temps, exploré un autre continent, le cinéma, qui avait été le grand imaginaire de ce siècle et j'avais eu quelques raisons, après tout, d'aller y voir de plus près.»

Armé de cette contemplativité artiste propre à ses fictions, Tanner reprend progressivement contact avec sa jeunesse disparue, avec les rues de la vieille ville, ses ruelles graisseuses, sa moiteur entêtante. Puis c'est vers les siens que Tanner se tourne. Et les siens, ce sont les hommes du port de Gênes, ses amis, ses frères. Il ne

l'a même pas vraiment décidé, l'existence a tranché pour lui: «Le monde du travail est celui qui m'a le mieux initié à la vie.» A les voir et à les entendre, on comprend ce qui a marqué le cinéaste pour l'éternité: une humanité inouïe, une noblesse rayonnante, une fierté magique à l'égard de leur aristocratie portuaire. Ces hommes parlent fort: ils ont pris l'habitude de couvrir le bruit des machines pour se comprendre. Mais leurs mots sont doux, sensibles. Ils parlent de leur métier comme d'une école de la vie, un mode d'être et de s'épanouir en société. Ils affirment «*sopratutto*», une «liberté de penser et d'agir» qui leur est permise par l'absence de chef et la constitution d'équipes selon les affinités. Celles-ci, on s'en doute, durent longtemps...

Ils cultivent pourtant, ouvertement, la nostalgie d'un certain passé. En quarante ans, le travail a changé, les hommes aussi. Environ 90% des emplois ont disparu et la Compagnie est le plus souvent réduite à gérer l'aspect social de cette déroute. Un vieux portuale affirme même que sa *Genova* n'existe plus et Tanner ne le dément pas, qui filme l'amer surplomb d'une autoroute à l'américaine dont le cœur de la vieille ville, sur son front de mer, est transpercé. La rotation industrielle des cargos, la brièveté de leurs escales, ont également chassé les marins des rues de Gênes et ce sont désormais des nuits en chape de plomb qui s'abattent sur la ville, là où Tanner se souvient de bars à matelots scintillants jusqu'à l'aube.

Certes, le cinéaste appelle à la rescousse la

grande tradition progressiste du peuple de Gênes. Il rameute son passé de ville martyre de la Résistance italienne; il nous montre comment elle s'est insurgée en juin 1960 contre la tenue d'un congrès néofasciste en jetant 100.000 grévistes dans la bataille; il nous ouvre aussi la piste d'un grand projet urbain pour le centre historique, dont le port est le poumon séculaire. Il ne cache pas non plus le déshonneur encouru par cette partie de la population génoise qui, l'été 1993, crût pouvoir entreprendre une honteuse chasse aux immigrés. Mais Tanner ne parvient pas à dissiper une inquiétude mélancolique, et peut-être ne le souhaite-t-il pas: de retour au pays de sa jeunesse, il ne peut qu'enregistrer l'écart qui l'en sépare désormais.

Bien sûr, les hommes du port restent pour toujours ses amis, dont il filme les visages façonnés au burin du soleil génois, les mains épaisses et agiles. Mais Alain Tanner ne cherche pas à cacher qu'il craint pour leur modèle, leur histoire, et tout ce que le cinéaste appelle «leur culture», au sens où l'entendait Camus: «Tout ce qui dégrade la culture raccourcit les chemins de la servitude.» Avant de refermer son sillon sur une énigme remise aux bons soins de notre pendule humaine: «Il y a un temps de la mer, il y a un temps de la Méditerranée; il y a certainement quelque chose de sacré dans ce temps-là.»

Tous styles confondus, Tanner réalise en moyenne un très bon film sur trois: *les Hommes du port* est de ceux-là.

Olivier SEGURET